

LE COURRIER DE L'ALLIER

Bureaux: 13, rue Jean-Jacques-Rousseau, Moulins

LA GUERRE

Dépêches officielles

Bordeaux, samedi, 16 heures 15.

La Situation

A NOTRE AILE GAUCHE

La bataille continue très violente entre la Somme et l'Oise.

Entre l'Oise et Soissons, nos troupes ont légèrement progressé. L'ennemi n'a tenté aucune attaque.

Entre Soissons et Reims, pas de modifications importantes.

AU CENTRE

De Reims à Verdun, situation inchangée. En Woëvre, l'ennemi a pu franchir la Meuse dans la région de Saint-Mihiel, mais l'offensive prise par nos troupes l'a déjà en majeure partie rejeté sur la rivière.

Dans le sud de la Woëvre, nos attaques n'ont cessé de progresser. Le 14^e corps allemand s'est replié après avoir subi de grosses pertes.

A NOTRE AILE DROITE (LORRAINE ET VOSGES)

Les effectifs allemands semblent avoir été réduits. Des détachements qui avaient refoulé sur certains points nos avant-postes, ont été repoussés par l'entrée en action de nos réserves.

En Russie

Les Russes se sont emparés de Rzeszow, sur la voie ferrée conduisant à Cracovie, et de deux positions fortifiées au nord et au sud de Przemysl.

En Posnanie, les Allemands paraissent se fortifier au nord de Kalisz.

Bordeaux, dimanche, 7 heures.

La Situation

L'ennemi a attaqué sur tout le front; partout il a été repoussé.

A notre aile gauche, nous progressons. Sur les hauts de Meuse, la situation est stationnaire.

En Woëvre, nous continuons à gagner du terrain.

DANS LE NORD

Le correspondant spécial du *Daily Mail* adresse à ce journal, d'une ville du nord-est de la France, les deux dépêches suivantes :

Mardi. — L'ennemi a été graduellement poussé hors de cette région; il est en grande force derrière une ligne passant à Saint-Amand, Denain, Bouchain et Cambrai.

La cavalerie se trouve à Douai, Marchiennes et la région entre cette dernière place et Valenciennes, laquelle est couverte de troupes.

Les Allemands seront donc certainement en contact avec le 13^e corps de l'armée française à Courchelettes et Arleux, où des engagements sont prévus.

Deuxième télégramme :

Dans un premier message, je signalais la présence de uhlans à Courchelettes, près de Douai. A 6 heures et demie, ce matin, un dur engagement a eu lieu; la fusillade fut entendue distinctement d'ici.

Un message de Mons annonce un grand mouvement des troupes allemandes de l'armée du sud-ouest. Il est établi de façon indiscutable que les Allemands ont pillé Cambrai, seulement lorsqu'ils ont vu qu'ils étaient obligés de quitter la région.

TOUJOURS SUR LE « QUI VIVE »

Extrait d'une lettre d'officier communiquée au *Temps*, ce tableau pittoresque de l'existence de nos soldats en campagne :

... La guerre n'est pas différente en réalité de la chose fantastique dont je me faisais idée par avance. Aussi n'ai-je été nullement épâté par tout ce que j'ai vu et entendu jusqu'ici.

Nous recevons régulièrement et abondamment notre nourriture. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est de n'être pas variée...

Entre les batailles (j'en ai déjà vu deux confortables) on change de place, on étudie les positions, on bouge la nuit, on dort quand on peut, dans un fossé, sous une voiture, ou pas du tout. On trouve à boire heureusement et on acquiert un flair épatant pour la découverte des sources. Naturellement, nous ne savons jamais cinq minutes à l'avance si nous allons rester là où nous sommes ou bien repartir brusquement. Les ordres arrivent, laconiques, et on les exécute, sans qu'il soit possible de comprendre le plan général.

Cet état de perpétuel sur le « qui-vive » est cause qu'on n'a pas le temps de se laver, et la saleté la plus repoussante est notre apanage. Ce qui m'étonne, c'est qu'aucune épidémie ne s'en mêle. Il faut croire que le grand air purifie tout. On gèle la nuit, on étouffe le jour, mais on ne s'enrhume pas ! On cuit la viande sur des bouts de bois comme des sauvages. On passe quelquefois deux repas sur trois, parce qu'on n'a pas le temps de les cuire, et l'on ne touche pas aux conserves, car on sent trop qu'elles pourraient être plus utiles une autre fois.

Quant aux combats, c'est exactement ce que je croyais. Un bruit infernal, des chevaux au galop avec des officiers portant des ordres (c'est mon rôle). Les obus éclatent de tous les côtés, mais il y en a tellement qu'on n'y fait plus attention. Les animaux eux-mêmes ne bronchent pas, ce qui prouve bien que ce n'est pas héroïque de rester calme. Je me suis dit tout de suite : « C'est une simple affaire de veine, et moins on réfléchit, mieux cela vaut, car réfléchir est une fatigue, et l'on en a d'autres à supporter. » Donc, du matin au soir, on se balade dans le danger, on voit des blessés, des égarés qui sont abrutis. On ne s'en inquiète pas si on est pressé ; on les aide tranquillement si on a le temps.

En quatre jours de bataille, je n'ai pas vu un seul Allemand. C'est encore ce que je pensais, on est si loin les uns des autres ! Même aux avant-postes des fantassins, où j'ai porté des ordres vers 7 heures du soir, une fois, j'ai été accueilli par des baïonnettes prussiennes qui m'ont désagréablement sifflé aux oreilles, une à une, pendant trois minutes. C'était à la tombée de la nuit; impossible de comprendre d'où cela venait ! Nos fantassins eux-mêmes, après toute une journée de fusillade, m'ont dit : « Nous ne les voyons pas ; on ne retrouve que leurs morts. » Ils ne sont pas tous sauvages d'ailleurs. Certains ont soigné et renvoyé de nos blessés pour ne pas s'encombrer. D'autres vous diront qu'il les achèvent. Là encore c'est du hasard pour celui qui reste sur le champ de bataille. Aussi, il ne faut pas se faire de bile, et être fataliste avant tout. Comme cela, on conserve toute sa présence d'esprit pour l'heure où l'on en a besoin...

D'une autre lettre d'officier publiée par le même journal :

... Au matin du premier jour où les armées en vinrent aux mains [bataille de la Marne] nous nous portions en avant pour soutenir les régiments marocains très engagés et dont les blessés se repliaient, faisant sur la route, un long défilé. Il y en avait dont les larges culottes bouffantes de toile blanche étaient rouges et ruisselaient comme si on les avait plongées dans un bain de sang.

Jusqu'au soir, nos escadrons évoluaient dans le bruit d'une effroyable canonnade, en suivant le léger recul des Allemands qui commençait déjà. A la tombée de la nuit, des villages qui flambaient au loin, tandis qu'une énorme lune, fumeuse et rougeâtre, montait à l'horizon, faisant le tableau de guerre le plus saisissant et le plus tragique qui se puisse voir...

... Deux jours plus tard, commandant la pointe et ayant reçu l'ordre de me tenir en liaison avec l'infanterie qui combattait à cette aile, j'ai pu suivre toute l'action et me rendre compte de l'effroyable chose qu'est devenue le combat moderne.

Du matin au soir, sans discontinuer, l'artillerie lourde allemande envoyait sur nos troupes une pluie d'obus dont les formidables éclatements peuvent ébranler les nerfs les plus solides. Sous cette rafale de fer, les zouaves progressaient puis reculaient en arrière et se reportaient en avant, dans un mouvement de flux et de reflux d'autant plus émouvant et angoissant pour moi qui regardais cela, que chacune de ces vagues humaines laissait derrière elle des morts et des blessés.

On ne dira jamais assez quelle extraordinaire force morale est désormais nécessaire à l'infanterie. Attendre des heures, couchés

à plat ventre, sous une grêle de projectiles qui déchirent l'air, dans un infernal vacarme, au-dessus de leurs têtes, puis s'élançant en avant tandis que le crépitement des mitrailleuses et des fusils sème la mort parmi eux, sans pouvoir rejoindre, ni même le plus souvent voir leurs adversaires, telle est la tâche surhumaine que les fantassins doivent accomplir sans arrêt tant que dure l'action. On doit leur rendre hommage et s'incliner devant eux...

LES BEAUX ACTES

Un blessé français a raconté à un correspondant du *Yorkshire Post* :

Nous étions ensemble, les cuirassiers de France et les ingénieurs royaux d'Angleterre, et nous avions traversé l'Aisne à Soissons, battant en retraite. Les Allemands avançaient rapidement et essayaient de faire passer leurs masses sur le pont derrière nous. Il fallait donc faire sauter ce pont. Les Allemands nous mitraillaient de derrière un berceau d'arbres. La place devenait un enfer, balayée par le feu des mitrailleuses et des fusils ennemis. C'est dans cet enfer que les ingénieurs royaux s'engagèrent bravement. Un détachement s'avança jusqu'au pont et, en dépit des pertes qu'il subit, put placer une charge suffisante pour le détruire ; mais avant que les hommes pussent allumer la fusée, ils étaient tous tués.

Nous attendions, anxieux. Un autre détachement se glissa à plat ventre vers le pont et put se mettre à l'abri. Mais les mitrailleuses allemandes les avaient aperçus, et ce fut une trombe de balles qui s'abattit sur le lieu de leur retraite.

Les quelques minutes qui suivirent furent remplies par une scène que nous autres Français, nous rappellerons jusqu'à notre dernier jour. Un des ingénieurs s'avança seul vers la fusée. Il fut tué avant qu'il eût fait la moitié du chemin, mais il fut suivi immédiatement par un camarade qui tombe lui aussi presque sur le corps du premier. Un troisième,

traversant le feu allemand : tous tombèrent avant d'arriver au but. D'autres les suivirent, un par un, jusqu'à ce que le nombre des tués atteignit onze. Puis, un instant, le feu allemand se ralentit, et en moins d'une seconde le pont sautait : le douzième homme, suivant le chemin qu'avaient tracé ses camarades, avait enfin réussi à allumer la fusée, juste au moment où une balle allemande l'atteignait à son tour.

« UNE HONTE POUR L'ALLEMAGNE »

Une dépêche d'Amsterdam du *Figaro* dit que le leader socialiste allemand Karl Liebknecht effectue actuellement un voyage en Belgique. Il a déclaré que 14 députés socialistes, dont il était, ont voté au Reichstag des crédits pour la guerre.

Liebknecht, qu'accompagne un député socialiste belge, visitera successivement Louvain, Tirlemont, Aerschot, Dinant et Namur. Ce qu'il a déjà vu a suffi pour l'édifier et il a affirmé qu'il irait l'apprendre à ses compatriotes, ajoutant que ce qui s'était passé était une honte pour la nation allemande.

EN BELGIQUE

Ostende, 26 septembre. — Depuis samedi, 40,000 Allemands sont campés dans les environs de Waterloo. Leur état-major est à Ruysbroeck, près de Bruxelles. Les autorités allemandes ne veulent plus délivrer de passeports pour Mons.

Cette mesure est interprétée comme une indication que les Allemands ne veulent pas que l'on voie leur gros charroi qui serait déjà revenu de France à Mons.

Anvers, 26 septembre. — On apprend ici que le Kronprinz installe son quartier général à Namur.

Tous les prisonniers allemands passant à Anvers semblent démoralisés par la continuité des succès français; les officiers, notamment, ne cachent pas leur dépit : « Nous avons été battus par excès de confiance, avouent-ils presque tous, et maintenant nous allons à la déroute ».

Le maréchal von der Goltz vient de donner de nouveaux ordres ne permettant l'entrée dans Bruxelles qu'aux lettres et journaux venant d'Allemagne. Deux camélots sur lesquels on trouva des journaux français furent fusillés.

LES OPÉRATIONS RUSSES

Petrograd, 24 septembre. — L'état-major dément formellement le bruit selon lequel l'armée russe aurait abandonné la Prusse. Au contraire, les Russes sont toujours maîtres de Tilsit et occupent de fortes positions autour de Königsberg.

Rome, 25 septembre. — Les nouvelles

officielles reçues de Petrograd déclarent que les Russes investissent graduellement Königsberg et occupent Labiau, Mehlancken et Tapya. Ils attendent des renforts pour faire l'attaque de Königsberg.

Copenhague, 26 septembre. — Tout le trafic des passagers civils en Prusse est arrêté aujourd'hui à cause de la bataille qui s'annonce. Une grande armée russe avance sur Breslau en Silésie. Le gouvernement allemand a interrompu les communications télégraphiques entre Breslau et les autres villes allemandes pour empêcher les informations sur une situation grave.

LA GUERRE NAVALE

Bordeaux, 26 septembre. — Le *Moniteur de la Flotte* publie une série de communiqués officiels de la marine sur les opérations auxquelles la flotte française a participé et dont voici la substance :

La flotte de haute mer allemande et l'escadre autrichienne persistent dans leur inaction, refusant le combat, craignant de rencontrer les forces supérieures de toutes les flottes de combat des marines alliées ; elles restent enfermées, depuis le début de la guerre actuelle, dans les ports, à l'abri du danger. Seuls des bâtiments isolés allemands manifestent une certaine activité, secondés par des croiseurs auxiliaires, anciens paquebots transformés.

Les croiseurs-cuirassés *Scharnhorst* et *Gneisenau*, pourchassés à travers les îles de l'Océanie par l'escadre anglaise, renforcée du *Dupleix*, n'ont causé que peu de dommages au commerce maritime des alliés.

Le *Leipzig* et le *Tharnberg* opérèrent dans l'Océan Pacifique, le long des côtes de la Californie et du Mexique, et allant jusqu'à Honolulu, effectuant une chasse peu fructueuse.

Dans la mer des Antilles, le *Carlsruhe* a capturé et coulé plusieurs vapeurs anglais aux environs des Canaries.

Dans l'Océan indien, le *Königsberg*, et dans le golfe du Bengale, l'*Emden*, effectuèrent quelques prises, mais partout les bâtiments anglais et français les ont poursuivis sans relâche.

Rome, 26 septembre. — On mande de Bari au *Messaggero* que les navires alliés ont repris le bombardement des bouches de Cattaro et de toutes les positions fortifiées environnantes.

Suivant une dépêche confirmée par une communication envoyée en télégraphie sans fil, par le commandant de la flotte française, la forteresse très puissante de Pelagosa aurait été démantelée.

NOUVELLES DIVERSES

On annonce de Nice que le maire de cette ville, le général Goiran, ex-ministre de la guerre, passé au cadre de réserve en 1912, a pris le commandement d'un corps d'armée dans la région limitrophe des opérations.

Le général Goiran a fait la guerre de 1870, comme le général Pau. Il était sous-lieutenant d'artillerie. Il avait dans l'armée italienne un frère qui est mort il y a quelques mois.

Un télégramme de Berlin annonce que le prince Otto-Victor von Schomburg-Waldenburg a été tué à la bataille de Reims.

Des renseignements reçus à Soissons annoncent que M. Léon Vittini, sous-préfet de Saint-Quentin, a été blessé d'un coup de feu tiré par un soldat allemand. M. Vittini, dont l'état est grave, est en traitement à l'hôpital de Saint-Quentin.

POUR L'UNITÉ NATIONALE

Sur l'initiative de quelques bons Français, et sous la présidence de M. Driault, il vient de se fonder à Paris un groupement, le comité Michelet, dans le but de maintenir et fortifier après la guerre l'unité nationale que la guerre a provoquée.

Ce comité compte parmi ses fondateurs MM. Pouta, ancien chef de bureau aux archives du ministère de la marine, M. de Morny, chargé de missions à l'étranger, Johanné, et Schlesinger, membre de l'Institut.

Pour assurer l'unité nationale le comité se propose de recourir à divers moyens, les suivants : s'efforcer d'obtenir la réforme des précis d'histoire mis à la disposition des élèves dans les écoles communales, et faire en sorte que ceux qui leur seront substitués montrent que la France a dû son éclat, sa grandeur et sa puissance à la collaboration des différentes classes sociales, la noblesse, le clergé et le tiers état ; obtenir que l'instituteur ne soit pas simplement formé par